



*La piraterie boche. La guerre sur mer contre des femmes,
des enfants et des hommes sans défense.*

De temps en temps, Baekelmans leur donnait quelque argent, à des époques irrégulières et distantes.

Monsieur Thiry toucha 100 francs, en tout, pour ses frais de voyage et différents frais et dépenses, mais ne voulût rien toucher pour sa peine.

La veuve Willockx ne reçut que 60 francs et elle en donna encore 10 francs à son fils, pour les remettre à Stiévenart.

Mais le fils préféra garder l'argent pour lui, et le bancal, en fin de compte, ne toucha rien du tout, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné très sévèrement.

Il embaucha également un agent à Charleroi, dont il emporta le nom dans sa tombe.

Baekelmans était un homme décidé; on pouvait avoir pleine confiance en lui et il savait garder un secret, mais il avait été trop imprudent dans ses notes.

Son ami Franck travaillait à Gand et transmettait ses rapports à Flessingue, mais par un autre porteur.

Ni l'un ni l'autre, ils n'avaient le désir de gagner de l'argent, mais seulement celui de venir en aide à la Patrie souffrante.

Comme nous l'avons déjà dit, Flessingue était, dans ce temps-là, le noyau des services d'espionnage de toutes sortes et de toutes nationalités.

C'était d'ailleurs bien naturel, car la place était devenue un véritable centre de communications importantes, tant par voie de chemin de fer avec l'intérieur du pays et au delà, vers l'Allemagne, que par voie de mer, avec l'Angleterre et, via celle-ci, la France.

Tous les matins, la malle de Douvres emportait les innombrables rapports qui étaient parvenus aux services alliés. Ce sont ces commodités qui lui assurèrent, dès le début de l'occupation, une place prépondérante parmi les ports qui restaient affectés au trafic lorsque ceux de la Belgique et tant d'autres furent éliminés par l'action de la guerre déchaînée par nos ennemis.

* * *

Gabrielle et Bordin se retrouvèrent dans la salle de l'hôtel, située à l'étage.

Le Bruxellois avait maintenant tous ses apaisements et une confiance illimitée dans la jeune fille, et aurait-il eu de la méfiance, elle se serait dissipée entièrement après la visite au bureau français.

Gabrielle avait conjuré le garçon de ne pas interdire l'accès de l'hôtel à Flore et son Allemand, et le garçon se faisait fort d'obtenir le consentement du propriétaire. C'était bien plus facile de suivre leur trace ici qu'ailleurs.

Bordin mit mademoiselle Petit au courant des différents services, qui avaient leurs points de concentration à Flessingue. Il lui demanda de lui faire deux commissions, toutes deux à Bruxelles. Une de ces commissions, dont il la chargeait, la mettrait en relation avec Baelkermans, dont la fin tragique encouragerait encore la jeune fille à décupler son activité.

Pour l'autre, Gabrielle devait se rendre chez la mère de monsieur Bordin.

Le jeune homme lui fit part aussi de l'endroit où se trouvaient les papiers compromettants.

Maintenant que son service ne fonctionnait plus, il jugea préférable à tous égards de les brûler.

Sa jeune collaboratrice serait priée d'insister auprès de sa mère, afin qu'elle voulût bien se rendre dans sa famille, à Louvain, sans en informer qui que ce soit. Bordin craignait, en effet, que la vieille dame ferait des aveux au cas où elle devrait subir un interrogatoire fatigant éventuel, qui lui causerait à elle-même bien des ennuis. Au surplus, il désirait lui épargner la brutalité d'un Petermann.

Il donna encore de nombreuses recommandations, que Gabrielle écouta attentivement.

Ici, sa tâche à elle était terminée. Bordin lui indiqua une adresse à Putte, entre Bergen-op-Zoom et Cappellen. Là, on saurait facilement l'aider à passer la frontière et elle serait ainsi en quelques heures à Anvers, peut-être encore le même soir, si elle parvenait à prendre le train de midi pour Bergen-op-Zoom.

La courageuse jeune fille ne demanda pas mieux que de partir immédiatement. Flore et son ami avaient peut-être un complice. Et celui-ci pourrait apporter des rapports venant de Bruxelles et qui fournirait des instructions aux deux misérables, et ceux-ci pourraient à leur tour s'en servir, pour prévenir Bruxelles de ce qu'ils savaient déjà.

Après un rapide repas, pris dans sa chambre, elle se prépara au voyage et fut bientôt prête.

Bordin avait des larmes dans les yeux lorsqu'il prit congé d'elle; touché jusqu'au fond du cœur, il la remercia plusieurs fois avec cordialité.

Une heure plus tard, Gabrielle Petit partait. Elle était très calme. Elle savait qu'elle allait risquer sa vie, mais rien ne pouvait la détourner de son devoir. Tout pour son pays, telle était sa devise, et rien ne put jamais ébranler cette fière pensée.

* * *

— Voici la rue,... et maintenant le numéro..., murmura Gabrielle.

Son voyage s'était déroulé sans incidents.

Elle était arrivée en sûreté à Bruxelles, après avoir passé la frontière à l'endroit indiqué.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à avertir la mère de Bordin, le soi-disant monsieur Jean.

Bien plus qu'avant, elle avait appris par l'expérience, faite au cours de son dernier voyage, qu'avant tout elle devait être prudente.

De loin, elle s'aperçut qu'un homme faisait les cent pas devant la maison et ne la quittait pas de vue.

— C'est quelqu'un qui surveille la maison, se dit à part d'elle la courageuse jeune fille. Dans ces conditions, je ne puis pas entrer.... Que faire alors ?

Elle s'en retourna vers son logis, une chambre qu'elle avait louée ailleurs que chez son hôtesse habituelle, là où elle avait sa pension. Un quart d'heure plus tard, elle en ressortit. Personne n'aurait pu reconnaître en elle la belle et jolie jeune fille de vingt-deux ans.

Elle paraissait être maintenant une femme de quarante ans, qui avait la figure ravagée par les traces de la vie dure et difficile des pauvres travailleuses; le type de la femme du peuple, qui, surtout en ces temps, avait à lutter durement pour son existence.

A son bras, elle portait une boîte, semblable à celles qu'emploient les modistes.

C'est sous cet accoutrement qu'elle se dirigea sans hésitation vers la maison, surveillée par les agents de Petermann.

— Le chien de garde est fidèle, murmura-t-elle, mais nous allons le mystifier, aussi sûrement que Petermann, Flore, Wilhelm et toute leur bande.

Elle sonna.

Une femme âgée ouvrit la porte, dévisageant Gabrielle avec méfiance.

Celle-ci lui souffla le prénom de Bordin.



— Restez calme, ajouta-t-elle rapidement, et laissez-moi entrer tout de suite.

Au même instant, elle entra sans attendre d'autre invitation et ferma elle-même la porte.

— Oh, que lui est-il arrivé, gémit la vieille dame, profondément émue.

— Non, non, votre fils est en sûreté en Hollande. Voici une lettre de lui....

— En sûreté, dites-vous ?

— Personne ne peut lui faire du mal.

— Dieu, merci !... Mais ma maison est gardée.

— Je l'ai vu ; c'est pour cela que nous devons agir rapidement. Dans la lettre se trouvent les indications.

— Oh, lisez-la vous-même, je suis si énervée.... J'ai toujours craint que quelque chose de semblable n'arrive l'un jour ou l'autre.

Gabrielle lut tout haut les instructions écrites par Bordin à sa mère.

— Vite, vite, dit-elle, montrez-moi la place que votre fils indique ; dépêchez-vous, les Boches pourraient nous surprendre....

La dame la conduisit vers une armoire, dans sa chambre à coucher; les papiers, qui devaient être détruits, étaient là.

— Où y a-t-il du feu? demanda Gabrielle.

— Dans la cuisine.

— Vite, allons-y....

Elles descendirent rapidement dans la cuisine-cave et Gabrielle jeta vivement les papiers dans la cuisinière.... A ce moment précis, on sonna.

— Oh, entendez-vous cela? s'écria la femme.

— Ce sera le policier.... Il peut sonner une deuxième fois. Tout doit être brûlé avant de lui ouvrir. Restez bien calme et laissez-moi la parole. Surtout ne parlez pas de votre fils. Pas un mot, n'est-ce pas? Il est allé dans sa famille, mais vous ignorez où....

Gabrielle activa le feu, qui chassa les cendres des papiers dans la cheminée. La sonnette retentissait, agitée plus vigoureusement par une main impatiente.

— Attendez, laissez-moi faire! reprit la jeune fille.

Mademoiselle Petit s'approcha d'une des fenêtres et l'ouvrit en faisant semblant de croire qu'elle avait affaire à un colporteur. Elle l'interpella, en disant :

— Madame n'a besoin de rien....

Puis, se tournant vers la vieille dame, elle ajouta :

— C'est bien lui....

— Ouvrez-moi, je dois vous parler!...

— Mais madame n'a besoin de rien....

— Vous devez ouvrir, vous dis-je.

— Qui êtes-vous donc? Le jour d'aujourd'hui, on n'ouvre pas au premier venu.

— Je suis de la police allemande.

— De la police allemande! Et vous devez être ici? Vous faites erreur sans doute....

— Non, non.... Je vous ordonne de me laisser entrer immédiatement.

— Je vais avertir madame.

— Prenez garde, sinon cela finira mal....

La femme s'était calmée et se montra également à la fenêtre.

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda-t-elle. Je suis la maîtresse de maison.

— Ouvrez-moi, vous dis-je!

— Ne pouvez-vous me remettre la commission ici?

— Vous m'ennuyez ! Je vous ordonne, au nom de l'autorité allemande, de m'ouvrir la porte et de me laisser entrer immédiatement, avez-vous compris ?

— Dans ce cas-là, j'accours.

— Il n'y a plus de danger, murmura mademoiselle Petit. Tous les papiers sont brûlés. S'il vous demande qui je suis, vous direz que je suis votre modiste, n'est-ce pas ? Je viens vous montrer des tissus pour une robe....

— Oui, j'ai compris....

— Amenez le type ici, je ferai la parole.

Bien vite, elle jeta quelques pelles de charbon sur le feu, et il ne resta plus aucune trace du papier.

Bientôt, on entendait les pas lourds de l'espion. Celui-ci parut dans la cuisine ; il avait une figure brutale.

— Vous voyez que j'entre quand je veux, dit-il d'un ton de persiflage.

— Oh, monsieur, pour moi c'est bien, car je n'ai rien à dire ici.

— Qui êtes-vous donc ?

— Une pauvre modiste....

— Une modiste ?

— Voilà ma boîte. Si parfois votre femme aurait besoin d'une belle robe, les étoffes sont là.... Il n'y a pas beaucoup de choix en ce moment-ci, mais il est prudent de se procurer le nécessaire, car le mal pourrait s'aggraver.

L'homme fouilla la boîte d'un geste méfiant.

— Mais pourquoi devez-vous être ici ? demanda la vieille dame.

— Ce ne sera toujours pas pour taxer nos tissus, n'est-ce pas ? demanda Gabrielle d'un air ingénu. Ce ne sont pas des marchandises fraudées !

— On distribue souvent autre chose que des étoffes dans des boîtes et des valises, grogna le Boche.

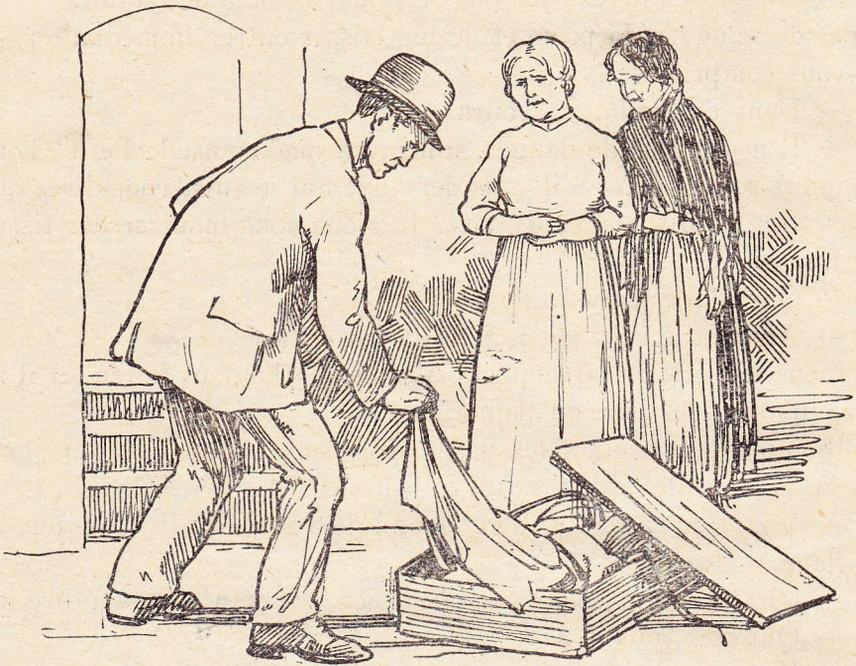
— Ah, oui, je comprends cela, répondit Gabrielle. Mais une pauvre modiste, comme moi, ne s'occupe pas de cela ; elle est déjà très heureuse de pouvoir se nourrir et elle n'a pas assez d'argent pour acheter des provisions fraudées !

L'homme paraissait gêné par sa conduite, et jetant un regard scrutateur autour de lui, il dit :

— C'est bien.

— Êtes-vous satisfait, maintenant ? demanda la vieille dame.

— Je ne vous dois pas compte de mes actes....



— Oh, non, assurément, mais je croyais que vous nous preniez pour des malfaiteurs.

— On ne se méfie jamais assez des Belges !

— Allons, dit Gabrielle en riant, nous ne sommes pas si mauvais; seulement, nous préférons voir les Allemands à Berlin plutôt qu'à Bruxelles. Je suppose que vous comprendrez ce sentiment.

— Les Allemands sont à Bruxelles et y restent.

— L'avenir nous l'apprendra. On dit que la guerre sera longue.

— En été, nous aurons la paix, la paix et la victoire pour nos armées. Personne n'est de taille à lutter contre l'armée allemande, ni contre l'organisation allemande.

Le Boche grommela encore quelques mots inintelligibles, puis il sortit. La vieille dame le reconduisit à la porte.

Quand elle fut revenue dans la cuisine, Gabrielle ne put maîtriser sa joie.

— Paix allemande, organisation allemande, victoire allemande ! Mais cette brute allemande est bien roulée !

— Oui.... Mais dites-moi, maintenant, où est mon fils ?

— Votre fils était trahi....

— Ciel !

— Mais il est hors de danger.

— Bien vrai?...

— Mais, voyez sa lettre....

— Où est-il donc?

— A Flessingue, dans le pays des fromages. Heureusement, tout fut découvert à temps.

Gabrielle lui raconta en quelques mots toute l'histoire de sa découverte.

— Oh, combien je vous suis reconnaissante ! Vous avez sauvé la vie à mon fils !

La vieille dame pleurait à chaudes larmes. Elle prit les mains de Gabrielle entre les siennes et murmura :

— Que Dieu vous bénisse !... Ils l'auraient fusillé, et vous lui avez sauvé la vie !...

— Je ne fis que mon devoir de chrétienne et de Belge.

— Non, parce que vous vous exposez vous-même à être fusillée !

— Cela fait partie des risques de mon travail, chère madame.

Ne vous en faites pas pour cela et réglons plutôt ce qui nous reste à faire. Les Allemands ne s'en tiendront pas à cette unique visite. Ils viendront bientôt perquisitionner, quand les deux traîtres seront revenus de la Hollande, et vous serez inquiétée. Votre fils désire que vous partez d'ici.

— Que je quitte ma maison ?

— Il le faudra bien.

— Que peuvent-ils me faire ?

— Tout....

— Mais ils n'ont aucune preuve !

— C'est bien ce qui les dérange ! Vous connaissez suffisamment les Boches pour ne pas compter beaucoup sur leur esprit de justice, je pense ! Ils ne reculent devant rien. Ils vous emprisonneraient, vous tortureraient, vous obligeraient à parler et vous pourriez mettre d'autres personnes en danger. Tout le monde est prévenu, maintenant, et chacun fait son devoir. A vous de faire le vôtre. N'oubliez pas que, si votre fils devrait apprendre que vous êtes emprisonnée, il ne manquerait pas de venir lui-même se constituer prisonnier des Boches, pour vous faire relâcher.

— Ciel, oui, il en est capable !

— Et alors ? Il est voué à une mort certaine, et vous vous repentiriez toute votre vie de ne pas avoir suivi son conseil. Allons, venez, faites ce que je vous demande.

— Oui, vous avez raison, je partirai.

— Immédiatement, n'est-ce pas?...

— Encore aujourd'hui ?

— Mais naturellement ! Emballez le strict nécessaire. Il n'y a pas un instant à perdre. N'y a-t-il pas d'autre sortie ?

— Non....

— Tant pis, nous partirons franchement. Vous pouvez emballer l'une et l'autre chose dans ma boîte.

Gabrielle se mit à aider la vieille dame, qui était devenue silencieuse à l'idée de devoir partir si précipitamment.

Mais c'était la seule chance d'en échapper, un sacrifice à faire pour sauver une chose bien plus précieuse que tout ce que l'on abandonnait, sa liberté et peut-être la vie de son fils.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs, et bientôt deux vieilles dames franchirent franchement le seuil de la porte.

Gabrielle jeta un furtif regard dans la rue ; elle était déserte.

* * *

Le policier chargé de la surveillance de la maison s'était empressé de se rendre au bureau de Petermann, pour y faire rapport de sa visite domiciliaire.

— Eh bien, quelles nouvelles ? demanda celui-ci quand il vit entrer son agent.

— Je viens de faire une enquête au sujet d'une femme qui est entrée chez la vieille.

— Aha, elle a donc reçu une visite ?

— Oui, mais c'était une fausse alerte.

— Une fausse alerte ! Comment cela ?

— Ce n'était qu'une vieille colporteuse. Elle fut reçue dans la cuisine....

— Imbécile, triple idiot ! Et tu l'as laissée partir ainsi ?

— Mais... naturellement ! C'était la modiste de la vieille.

— Une colporteuse ! La modiste de la vieille ! Espèce d'imbécile ! Vaurien ! Crois-tu, par hasard, que l'on reçoit des modistes-colporteuses dans sa cuisine ?

Petermann était hors de lui de fureur. Durant quelques instants, il invectiva copieusement son agent ahuri par cette réception inattendue. Puis, ayant repris haleine, il continua :

— Comment, tu es prévenu que la maison est signalée comme

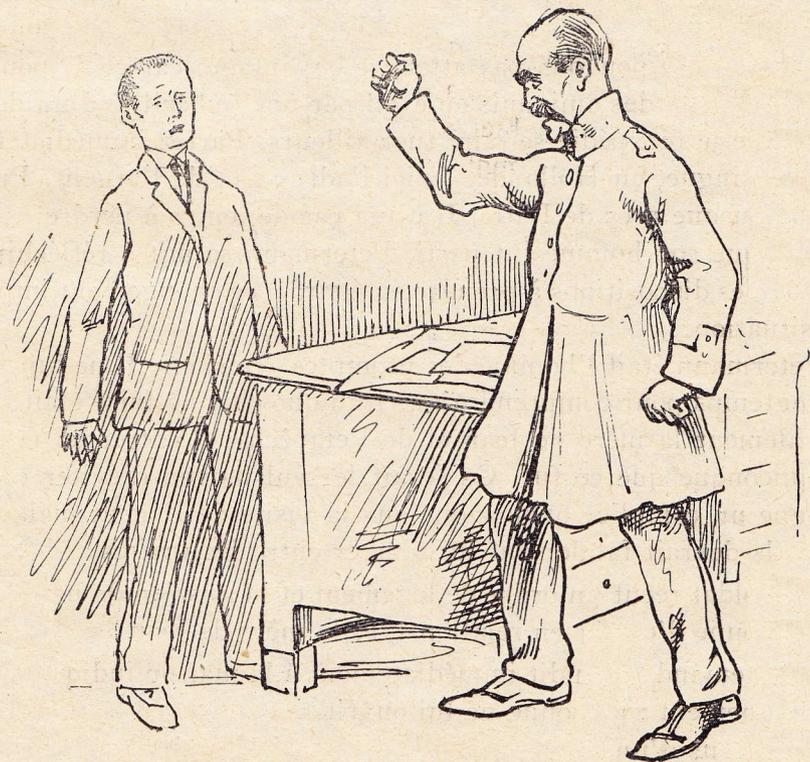
étant le rendez-vous de ces sacrés Belges, et tu n'y vois que du feu quand on reçoit une colporteuse dans cette maison, où l'on se sert évidemment de tous les déguisements !

— Mais, monsieur Petermann....

— Tais-toi, idiot; tu n'est bon qu'à vider les eaux des hôpitaux.

— Mais....

— Tais-toi, te dis-je ! Maintenant, ces gens-là sont prévenus par ton intervention maladroite et imbécile. Je viens de recevoir à l'instant des nouvelles de la Hollande, disant que notre gibier va rentrer. Nous sommes sur la piste de toute une organisation, grâce au dévouement et à l'intelligence de deux de nos meilleurs collaborateurs. Il ne nous restait plus qu'à tirer le filet et, maintenant, tout est à refaire sans doute, s'il n'est pas trop tard ! Triple imbécile ! Si au moins tu nous avais amené cette modiste ! Mais non, tu t'es laissé bernier, et par une femme, encore bien ! Je ne sais plus t'employer ici. Tu n'as qu'à retourner au front et t'y faire tuer. Alors l'Allemagne comptera un imbécile de moins, dont elle ne sait que faire !



— Mais vous m'aviez dit....

— Silence, tu parles comme une pie ! Je t'ai dit que je te chargeais d'une mission de la plus haute importance, et qu'il ne tenait qu'à toi de montrer tes capacités et de faire preuve d'initiative. Mais tu ne vaux rien ; la corde pour te pendre, voilà ce que tu vaux ! Une balle anglaise, un obus, voilà quelle sera ta récompense ! Marche ! Tu te rendras au corps de garde ; je te désignerai pour le front, immédiatement.

L'agent, interloqué, partit, tremblant de tous ses membres.

Petermann s'assit à son bureau, jurant toujours. Précipitamment, il écrit quelques mots sur un bout de papier, puis appela un de ses aides.

— Ici, prenez ce billet et lisez.

L'homme lut :

« Wilhelm. Exécutez immédiatement ordre dès entrée en Belgique de J. — P. »

L'ordre, c'était en l'occurrence l'ordre secret d'arrêter M. Jean aussitôt que possible, après la réception de cette confirmation écrite.

Tout était prévu par ces scélérats, même en cas d'insuccès ou d'accroc.

— Nous ne pouvons pas attendre davantage, car ce J. pourrait être prévenu par des amis mis en éveil par une imbécilité d'un de nos agents, que je réexpédie se faire tuer ailleurs. Partez immédiatement pour Flessingue, en Hollande. Voici l'adresse et de l'argent. Prenez une auto jusque près de Putte. Il n'y a pas de temps à perdre....

Dès que son homme fut parti, Petermann se mit à réfléchir sur les nouvelles dispositions à prendre eu égard à ce changement imprévu de la situation.

Petermann était l'homme des promptes décisions. Il ne lui fallait pas longtemps pour comprendre que l'unique chose à faire était d'isoler totalement la mère de Jean et de l'empêcher d'entrer en relation avec quiconque que ce fut. Ce serait le seul moyen d'éviter qu'elle renseigne un complice quelconque sur la visite de l'agent maladroit, et son fils devrait fatalement lui tomber entre les griffes.

Un soldat reçut un ordre de logement et la mission de ne permettre à personne d'entrer en relation avec la mère de Jean.

L'Allemand se rendit immédiatement à la maison indiquée, mais sonna vainement : personne ne lui ouvrit.

En moins d'une demi-heure, il se représenta devant son chef et le mit au courant de cette nouvelle déception.

— Je vais vous accompagner moi-même, lui dit ce dernier. En cours de route, nous réquisitionnerons les services d'un serrurier pour nous faire ouvrir la porte.

Sans perdre un instant, il partit, suivi du soldat, car, pour ne pas éveiller l'attention, celui-ci devait marcher derrière lui.



A l'aide d'un forgeron, il eut tôt fait de se rendre compte que la maison était vide : l'oiseau s'était envolé !

— Roulé ! dit-il avec forces jurons. Tou cela à cause de cet idiot qui voulait se rendre intéressant ! Mais, demain, il sera sur le front et j'espère bien qu'il n'en revienne jamais !

Petermann n'espérait plus qu'une chose : c'est que M. Jean serait cueilli à la frontière, aussitôt qu'il mettrait les pieds sur le sol belge.

Or, nos lecteurs savent déjà comment celui-ci tenait ses deux espions en haleine, à Flessingue même, les faisant « marcher » durant des journées entières.

Gabrielle Petit avait pris ses dispositions pour que M. Bordin fut tenu au courant de tout ce qui le concernait de près ou de loin, et des courriers aussi mystérieux qu'adroits l'informèrent successivement que tant sa mère que ses amis se trouvaient en sûreté et que tous avaient échappé aux griffes de Petermann le Terrible.

Les sachant hors de danger, il se dit que la meilleure chose à faire serait de se rendre en Angleterre.

Il se mit dès lors à redoubler de zèle et à multiplier ses démarches, comme un homme très affairé à la veille de son départ. Il se rendit successivement au consulat de Belgique et à la chancellerie de l'agent consulaire britannique.

Flore et Diedrich, qui ne le perdirent pas un instant de vue, comprirent bien vite qu'il allait quitter la ville à bref délai, mais se méprirent totalement sur la destination, ne se doutant guère qu'il allait s'embarquer pour l'Angleterre.

Le lendemain matin, de bonne heure, Flore (alias Marthe) et Diedrich (alias Wilhelm) filèrent leur « gibier » comme d'habitude et la première ne se sentit plus d'aise en voyant M. Jean se diriger vers la gare.

— Cette fois, ça y est, dit-elle; il se décide enfin !

— Oui....

— Il ne se doute guère que ses jours sont comptés et qu'avant midi il sera notre prisonnier !

— Oui, oui,... répondit Diedrich, visiblement ennuyé.

Dans son for intérieur, il se sentit mal à l'aise. Il fut tiré de ses noires réflexions par un brusque volte-face de leur « proie », qui, d'un pas assuré, se dirigea en droite ligne sur le couple stupéfait.

— Il me tient à cœur de vous remercier d'abord de vous être attaché, durant tout mon séjour ici, avec un dévouement inlassable de toutes les heures, à la garde de ma personne, dit-il sur un ton de civilité vraiment ironique; et avant de nous séparer, je vous prie de transmettre à ce sale et infecte Boche, qu'est Petermann, l'expression de tout mon dédain....

Le digne couple restait littéralement hébété en entendant ces paroles.

— Que voulez-vous dire? parvint enfin à balbutier Diedrich.

— Vous ne savez donc pas que « Monsieur Jean était perdu » ? En Belgique, il se pourrait bien que, l'un jour ou l'autre, quelques-uns de mes amis parleront un jour de vous en ces mêmes termes, et vous ne l'aurez pas volé !

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Flore.

Mais sa véritable nature prit le dessus et, jettant le masque, elle ajouta :

— Nous les pincerons bien, vos amis ! Nous les tenons déjà et leur compte sera bientôt réglé !

Elle était blême de colère et de rage impuissante et se mit à invectiver copieusement son interlocuteur, qui, calme, laissa s'écouler ce flot éloquent d'injures.

— Au moins, votre ami est Allemand, il a cette excuse si c'en est une, répondit-il ; mais vous, vous n'êtes qu'une femme indigne qui tend de livrer au bourreau des Boches ses propres compatriotes. Quand nos jass rentreront en Belgique, vous pourrez vous débîner en Bochie avec vos amis. Vous ne valez pas que je vous adresse une parole de plus.

Sur ce, Bordin leur tourna dédaigneusement le dos et se rendit au bateau.

— Que t'avais-je dit ? demanda Diedrich.

— Toi ?... Toi ?... Tu n'as rien fait que jaser comme une vieille femme....

— Je t'ai dit que nous étions signalé, que l'on se méfiait de nous. Tu l'as bien vu à la façon dont les aviateurs français se sont conduits avec nous !

— A ta physionomie on pouvait voir aisément que nous étions ici pour des « bedites affaires », répondit Flore, en imitant son jargon de Boche.

— Aha, c'est moi l'imbécile, maintenant ?

— Nous avons été trahi, mais pas ici.

— Où alors ?

— A Bruxelles, tiens ! Malin que tu es ! Pourquoi monsieur Petermann nous aurait-il envoyé ce billet ordonnant d'arrêter notre homme à la frontière ? Quelque chose doit donc s'être passée à Bruxelles.

— Possible, mais en tous cas cela provient d'ici.

— Qu'en sais-tu, toi ? De toute façon, le plus clair de l'affaire c'est que nous sommes roulés ! C'est à mourir de colère ! Et dire que tout était si bien préparé !

— C'est de la malchance.

— Rien ne nous retient plus ici et nous ferions bien de rentrer immédiatement à Bruxelles, sinon nous pourrions encore avoir des difficultés avec la police hollandaise !

— Soit. Nous partirons encore ce matin même. Nous avons fait ce que nous pouvions, mais les Belges ont aussi leurs espions et nous n'en avons pas assez tenu compte.

Le couple rentra à l'hôtel et se mit en route pour Bruxelles, sans perdre un moment de plus.

Le soir même, ils se présentèrent chez Petermann et lui exposèrent leur rapport.

— Vous avez fait tout votre possible, dit le chef, mais nous sommes trahis, et bien par cette satanée modiste. C'est elle que nous devons trouver; c'est une femme très dangereuse et nous allons faire l'impossible pour la capturer.

Voilà comment Gabrielle Petit parvint à déjouer deux fois, au cours d'une seule mission, les projets de l'ennemi et à sauver d'une mort certaine une quantité innombrable de braves compatriotes, absolument ignorants du danger qui les menaçait.

XXI.

En quittant la demeure de la mère de M. Bordin, Gabrielle, après s'être rendu compte qu'elle n'était pas suivie, amena avec elle la brave dame, encore sous l'impression de la visite de l'agent allemand et du départ précipité, et la conduisit chez elle, c'est-à-dire à l'appartement qu'elle avait loué à la chaussée d'Anvers. Gabrielle savait que la propriétaire ne rentrerait que dans la soirée, ce jour-là, car elle était allée passer la journée chez sa fille, habitant près de la porte de Namur. Il n'y avait donc pas de danger qu'elle fut reconnue par sa logeuse, qui se serait sans doute bien effrayée en voyant pénétrer chez elle deux vieilles femmes, dont l'une d'apparence plus que modeste et porteuse d'une grande boîte de modiste.

Une fois installée dans la chambre de la jeune fille, madame Bordin-mère eut le temps de revenir un peu des violentes émotions ressenties depuis une heure et de réfléchir plus longuement sur la situation.

Gabrielle changea son accoutrement de colporteuse contre un costume de voyage plus en rapport avec son âge, puis engagea la vieille dame à faire comme elle.

— Mettez-vous à votre aise, madame, et faites comme si vous étiez chez vous.

— Mais, que vais-je faire ?

— Ne vous tracassez pas; j'ai prévu la difficulté et je me propo-

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS